

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 11 (1873)
Heft: 1

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182204>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

les serments les plus passionnés, j'étais son ange, sa vie, son étoile polaire même, et le plus beau jour de sa vie serait celui où, placé avantageusement dans les bureaux de l'Etat, il pourrait m'épouser. Eh bien ! dès qu'il eut obtenu la charge qu'il sollicitait, il mit en pratique le dicton militaire : « Autre garnison, autres amours. » Je pourrais te débiter tout un chapelet d'aventures semblables, mais à quoi bon, toutes ces histoires rentrent dans un seul et même cadre. Le rôle de jeune fille timide et modeste, accueillant niaisement et avec le plus profond respect les hommages des messieurs, me révolta. Et, puisqu'il y a une partie à jouer, je voulus avoir les cartes en main. Bref, j'ai trouvé un prétendant sérieux ; il est veuf, sans enfants, près de cinquante ans, pas très beau, bon et aimable. Puis il a une autre qualité, qui n'est pas la moindre ; figure-toi qu'il est obéissant comme un chien mouton, généreux comme un seigneur et immensément riche. Et maintenant, je me retire du corps de ballet de Sa Majesté, pour me marier dans six semaines, et alors votre heureux pinson, puisqu'il vous plait de me qualifier ainsi, pourra, sans se gêner, faire le bonheur de ses amies.

— Excellente amie ! s'écria Lisbeth, les larmes aux yeux.

— Mais, n'oublions rien, poursuivit Léonie en tirant du poêle un bol d'excellent punch, qu'elle mit sur la table avec un plat de biscuits. Voilà les attentions dont mon futur me comble chaque jour.

Il y avait de longues années que Lisbeth n'avait touché à de semblables friandises. Elle s'en régalait, tout en regrettant que sa mère et Féodor ne pussent y prendre part.

Bientôt la porte de la chambre s'ouvrit, et une jeune fille, non moins belle et gracieuse que nos deux amies, entra avec toutes les allures d'une personne qui a souffert d'un très grand froid. C'était au mois de décembre 1870.

Quel horrible froid ! dit la nouvelle arrivée en se secouant. Et quand je songe à nos malheureux soldats qui sont à l'étranger !

— Voilà bien toujours ta première et ta dernière pensée, répondit Léonie avec une compassion badine. Si nous ne savions pas déjà que ton futur est soldat, ton éternel refrain nous le ferait deviner. As-tu reçu des nouvelles de ton caporal de carabiniers ? Tiens, place-toi dans ce fauteuil, prends ce verre de punch et sers-toi des biscuits. Et Léonie, préchant d'exemple, s'installa, bien à son aise, près du poêle.

— Oui, répondit Alevine, j'ai reçu aujourd'hui une lettre de mon Henri ; elle est datée du 26 novembre. Il est, avec son régiment, dans l'armée qui cerne Paris, ce Paris dont les habitants sont déjà réduits à manger des chevaux, des ânes, des chiens, des rats, et qui persiste dans la résistance. Sur un circuit de plusieurs lieues, nos soldats passent leurs jours et leurs nuits dans des tranchées, occupés à regarder sans cesse si les pantalons rouges ne feront pas une sortie. Si seulement je pouvais envoyer un verre de ce punch à mon pauvre Henri ! Il m'écrira qu'on s'attend à une sortie pour un de ces premiers jours. Qui sait si, en ce moment, il n'est pas étendu, blessé, râlant, à demi-gelé, sur la neige, et sans âme qui vive pour le secourir. Voyez-vous, cette idée m'empêche tout à fait de dormir. Je ne vois qu'images lugubres. Ma maîtresse me reproche de ne pas recevoir d'assez bonne grâce les pratiques au magasin, et de leur répondre à peine. Si cela dure encore longtemps, j'y succomberai.

— Mais aussi ! pourquoi aimer un soldat ? demanda Léonie.

— Faites autrement si vous pouvez ! Sous le glorieux régime actuel, tout jeune homme bien portant étant astreint au service militaire, hors de l'armée il n'y a que bossus, goutteux et vieillards...

— Là ! là ! répondit Léonie avec un sérieux affecté et en levant le doigt d'un petit air menaçant, ne vas-tu pas, pour te justifier, tourner mon prétendant en ridicule ?

À ce moment, le fiancé de Léonie entra. Il avait la cinquantaine bien sonnée, un certain embonpoint, taille moyenne, cheveux, barbe et moustache noirs, figure large, sourire éternel sur les lèvres.

— Hé bien ! dit-il, j'arrive au bon moment. Sur ma foi, si je ne voyais trois beautés réunies, je demanderais à prendre

place dans votre cercle...

— Comme quatrième grâce, interrompit Léonie en lui présentant un verre de punch d'une main, tandis que de l'autre elle lui caressait la joue. Étais-tu, ce soir, au théâtre, chez Milo ?

— Je n'ai, malheureusement, pas pu assister à la représentation ; j'avais des affaires pressantes à régler. Et, à l'appui de son dire, il sortit de sa poche un étui en maroquin et le présenta à Léonie, en disant : Tenez, mes amours, c'est un petit cadeau, en passant.

Léonie ouvrit l'écrin qui contenait une parure complète de fiancée. Une princesse n'eût pas demandé mieux. Quelle tournure avaient, à côté de cela, les boucles d'oreilles que Léonie avait achetées pour vingt-six thalers, le matin. Ici, tout étincelait de mille feux, collier, broche, bracelets, tout n'était que brillants. On ne pouvait nier que Milo connaît à fond les faibles du beau sexe, et que, si la beauté et la jeunesse lui manquaient, il savait les faire oublier par la splendeur de ses présents. Aussi Léonie, après avoir contemplé ces parures, couvert de baisers brûlants les joues de l'heureux donateur. Milo s'assit, but un verre de punch, prit un biscuit, après quoi, toujours pour affaires pressantes, il prit congé de ces dames. Léonie mit l'écrin dans une armoire, puis, rayonnante de joie, elle dit : « L'âge n'y fait rien, vous pouvez juger que j'aurai le plus aimable des époux ! »

(A suivre.)

On va procéder, à Toulon, à un triste déménagement ; nous voulons parler du transport à la Nouvelle-Calédonie des condamnés politiques, dont le nombre a dépassé toutes les prévisions et encombre le bagne. Deux navires seront affectés à cette déportation et prendront chacun 5 ou 600 condamnés au plus. Le faux-pont sera destiné au logement de l'équipage, le pont à la manœuvre, et les batteries au logement des prisonniers. À l'extrême de chaque batterie, on établira une cloison blindée garnie de meurtrières, et deux judas destinés à faire présenter la gueule de deux obusiers de montagne, chargés à mitraille. Il s'agit de transporter ainsi 2,500 condamnés politiques et forcés.

Théâtre de Lausanne.

Direction de MM. F. Lejeune et A. Vaslin.

Dimanche 5 janvier 1873

MADMOISELLE DE LA FAILLE

ou Morte et Vivante

Grande pièce en sept actes du théâtre de la Gaité.

LES PETITES MISÈRES de la vie humaine

Vaudeville en un acte.

On commencera à 7 heures précises.

Jeudi 9 janvier 1873

NOS BONS VILLAGEOIS

Comédie en cinq actes, par Victorien Sardou.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

Lausanne. — Imp. Howard-Delisle.